Société d'histoire du protestantisme franco-québécois

69

BULLETIN

SEPTEMBRE 2020

Notre 18e assemblée générale en ligne sur kMeet

JEAN-LOUIS LALONDE

Nous avons tenu notre 18e assemblée générale en ligne sur kMeet, site sécurisé. Julie Bérubé avait préparé les outils nécessaires et les neuf personnes présentes ont pu échanger et faire le point sur les activités de notre Société comme par le passé.

Notre présidente a rappelé que notre Société poursuit son objectif de rendre l'histoire franco-protestante accessible à des non-initiés. Elle regrette que nous ne puissions offrir cette année d'histoire locale, mais elle espère que tout sera prêt l'an prochain pour notre rencontre à Granby. Elle souligne la réussite du Mémorial-Express qui n'aura pas lieu cette année à cause de la pandémie. Elle prépare avec Alain Gendron un cours d'initiation à l'histoire des franco-protestants qui sera bientôt disponible en ligne. Elle signale aussi notre désir de favoriser les échanges avec la communauté des historiens afin de répondre à certaines de leurs questions. Elle remercie tous ceux qui ont donné de leur temps pour réaliser la mission de notre Société.

Le secrétaire poursuit la publication du *Bulletin* qui s'occupe davantage des communautés de formation plus récente comme nous le souhaitions. Notre site nous met en contact avec des chercheurs pour des raisons de mémoire ou de publication. Nous avons profité de l'intérêt de la Société d'histoire du Saguenay pour nous intéresser à cette région et y rappeler la présence franco-protestante particulièrement ces derniers 50 ans. Des biographies sont aussi l'occasion de mettre en évidence différents moyens récents utilisés dans l'évangélisation ou le service à la communauté. Nous avons mis en ligne un site de référence sur les historiques d'église et sur le patrimoine qu'on trouve dans nos bulletins. Le classement de nos archives reste encore à faire, mais nous pensons obtenir de l'aide d'un étudiant spécialisé l'an prochain. Notre journée d'étude sur l'enseignement de l'histoire franco-protestante a été reportée, mais nous la reprendrons plus tard.

Notre trésorier nous présente notre situation financière avec clarté. Nous voyons que nous disposons d'une marge suffisante pour réaliser ce que nous voulons faire, Les adhésions, le Mémorial-Express et la vente de publications ont été d'un apport intéressant. Merci à Luc pour son travail soigné.

Alain Gendron signale les moyens pris pour rappeler à nos membres d'adhérer à notre Société, utilisant le téléphone au besoin. Luc Mercier et Sylviane Soulaine ont offert de l'épauler dans sa tâche devenue lourde. Offrir aux étudiants en théologie l'occasion de faire un rallye dans le Vieux-Montréal est une façon d'intéresser ces derniers à l'histoire franco-protestante et à notre Société. Dès que possible, nous l'organiserons.

Alain et Jocelyn sont actifs dans les médias sociaux et ont maintenant 379 abonnés sur Facebook. Ceux-ci s'intéressent particulièrement aux huguenots des débuts de la colonie ou encore à des éléments récents touchant la biographie d'un pasteur décédé récemment qui a suscité plus de 2700 vues. Toute la question est de savoir comment canaliser cet intérêt vers un engagement dans notre Société. Les animateurs y travaillent. En ce qui concerne notre site Internet, nous devons trouver un autre hébergeur car Jason Zuidema ne peut plus s'occuper de l'administration par manque de temps.

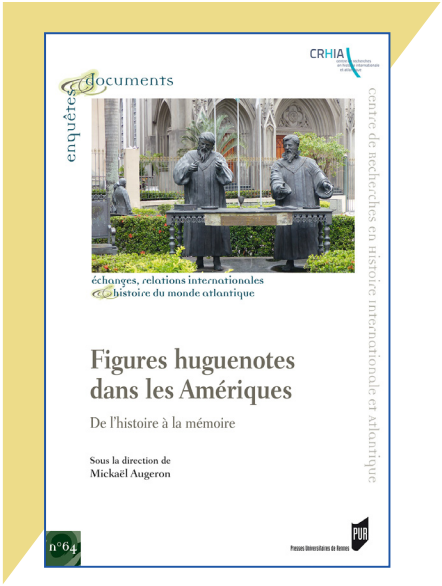
Richard Strout continue la numérisation de *L'Aurore*. Les premières années de 1866 à 1876 ne sont pas accessibles, mais par la suite, ce sont 58 années qui ont été numérisées jusqu'à 1939 inclusivement. Les années manquantes ne sont pas faciles d'accès et ne viendront que plus tard. Ce travail est long, mais le résultat en vaut la peine, rendant la recherche beaucoup facile. Les originaux feront désormais partie de notre bibliothèque historique.

Pour sa part, Richard Lougheed invite ses quelques étudiants de l'ETEQ à écrire l'histoire d'une communauté récente pour notre plus grand profit. L'arbre franco-protestant dans Ancestry.ca atteint les 21 000 noms, directement en rapport avec les franco-protestants, parfois en incluant des époux catholiques. Une mine de renseignements fiable. Richard a reporté d'un an aux 16-18 septembre 2021 le colloque qui devait se tenir cette année sur *La mission évangélique dans un Québec postmoderne*. Il y fera une présentation sur la mission franco-protestante. Il espère pouvoir rejoindre quelque 250 personnes, ce qui en fera un point d'échange significatif. Notre Société pourra y tenir une table pour présenter ses activités ou mettre en vente ses publications ou des livres pertinents.

Les membres du Bureau de direction actuel sont réélus pour l'an prochain, sauf Jason Zuidema que ses tâches accaparent trop. Il ne sera pas remplacé. L'assemblée le remercie pour sa contribution comme elle salue les réalisations du reste du Bureau au cours de l'année écoulée.

Vous constaterez que ce numéro est augmenté de quatre pages vu l'abondance de matière.

La mémoire des huguenots dans les Amériques



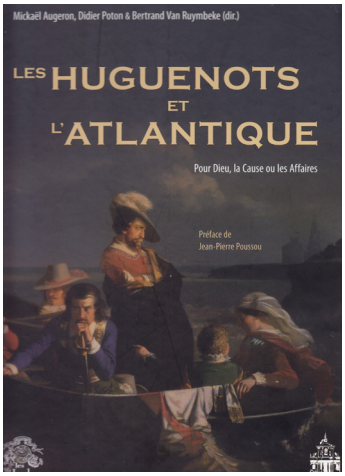
Au début de cette année, est paru un recueil d'études portant sur les huguenots en Amérique : Mickaël Augeron (dir.), *Figures huguenotes dans les Amériques. De l'histoire à la mémoire,* Centre de recherches en histoire internationale et atlantique, Enquêtes et documents, nº 64, Presses Universitaires de Rennes, 2020, 207 p.

Deux articles y touchent directement le franco-protestantisme québécois. Celui de Leslie Choquette. « Vie et mémoire de Pierre Dugua, sieur de Mons, pionnier transatlantique », qui retrace la carrière de Pierre Dugua (prononcer Dugas) avant de montrer comment une vision historiographique catholique l'avait marginalisé, alors que depuis une vingtaine d'années, les recherches historiques en ont donné une meilleure image, les institutions leur ayant par la suite emboîté le pas en lui rendant sa véritable place en Acadie et aux côtés de Champlain à Québec. Notre *Bulletin* nº 15, p. 4-5 et d'autres en ont fait largement état.

Timbres lancés conjointement par la France et le Canada pour souligner le 400e anniversaire de l'Acadie.

Le deuxième texte est celui de Robert Larin, « Le huguenot de la Nouvelle-France. Entre l'histoire méconnue et la mémoire réinventée », qui a l'avantage de défaire certaines conceptions du rôle des protestants dans l'histoire de la Nouvelle-France et par la suite, remettant ainsi les pendules à l'heure, montrant d'ailleurs comment même ses propres textes d'il y a quelques années participaient d'une vision erronée des immigrants protestants dans la colonie[1].

En fait, ce recueil se situe dans le prolongement d'une publication magistrale sur la diaspora huguenote en Europe, mais aussi en Afrique du Sud, et dans les Amériques, intitulée *Les huguenots et l'Amérique* parue en deux tomes en 2009 et 2012, faite d'une collaboration internationale de chercheurs[2].



Ces volumes présentaient les multiples facettes de la mobilité huguenote. Nous n'en faisons pas une recension, car le contenu paraît assez loin de notre protestantisme francophone québécois[3], mais il nous concerne ici et là, et éclaire par contraste la différence d'attitude de notre Société par rapport aux sociétés américaines. Dans le tome 1, on retrace la carrière de Dugua de Mons, et on montre le rôle de la Contre-réforme dans l'établissement de la Nouvelle-France. Dans le tome 2, on étudie le cas de ceux qui s'installent hors de France, avec les limites du mot « réfugiés », et comment la présence huguenote s'affirme dans l'histoire américaine en en faisant les créateurs du Nouveau Monde. Dans un texte remarquable d'érudition, M. Augeron donne un panorama de toutes les sociétés d'histoire américaines et de leur construction patrimoniale, non dénuée de simplification, mais mettant en valeur l'héritage d'un passé aussi matériel qu'immatériel.

Dans la publication de cette année, Mikaël Augeron reprend dans ses introductions à chacune des parties nombre des conclusions tirées de ces articles.
Dans son introduction générale, il parle du rôle des associations qui entretiennent la mémoire huguenote spécialement aux États-Unis. Rappelons qu'en 1598, l'Édit de Nantes accordait près d'une quarantaine de places de sûreté aux huguenots[4]. Quand il est révoqué par Louis XIV en 1675, quelque 200 000 Français ont quitté le pays (malgré l'interdiction royale) pour se réfugier en Suisse, en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Angleterre afin de pouvoir y pratiquer leur religion. De là, plusieurs d'entre eux (70 000 peut-être) ont ensuite émigré en Amérique ou ailleurs[5], Assimiler ces migrants à des personnes en quête d'un *refuge* est abusif. En fait, ils sont déjà protégés dans le pays d'accueil où ils se sont installés et s'ils émigrent, c'est pour des raisons sensiblement les mêmes que les autres migrants partant des pays du refuge. La recherche montre plutôt que les huguenots n'ont pas de spécificité en matière d'émigration. Cela vaudra aussi pour la Nouvelle-France, même si les huguenots en question viennent la plupart du temps directement de France.

Dans cette approche, certaines sociétés huguenotes américaines poussent même à faire des Français réformés des précurseurs des Pèlerins du Mayflower en 1620 (vu depuis toujours comme les fondateurs du pays) puisqu'ils les ont précédés par près de 60 ans en 1562 en Floride par exemple. Elles font de ce lieu un *refuge* huguenot. « Or, il est désormais acquis que les expéditions de Jean Ribault et de René de Laudonnière n'avaient pas pour finalité de trouver une terre de refuge, où les huguenots auraient pu pratiquer leur culte en toute liberté, mais d'installer en Amérique de véritables bases navales, destinées – y compris par la piraterie – à remettre en cause le traité de Tordesillas[6]. »

Les sociétés huguenotes de ce type dans les Amériques « multiplient les actes commémoratifs (célébrations, pose de plaques et élévation de monuments, etc.) afin d'entretenir la mémoire du passé et de promouvoir – dans la durée – l' « esprit huguenot » auprès du plus grand nombre : en évoquant leurs ancêtres, les descendants en cultivent certes les vertus, les qualités et les mérites pour leur propre édification, mais entendent aussi s'adresser au corps social dans son ensemble afin de le sensibiliser à un héritage qu'ils veulent partagé et qui doit, selon eux, susciter la curiosité[7]. » Plus loin, il ajoute que ces sociétés veulent « témoigner des événements dont elles sont issues et rappeler combien les huguenots ont activement participé à l'édification et à la structuration des sociétés qui les ont accueillis[8]. »

« Dans ce cadre-là, elles ont su se mobiliser pour révéler, inventorier, protéger et valoriser le patrimoine issu du processus migratoire, à l'instar de la *Société de l'histoire du protestantisme franco-québécois* », comme il le précise à la même page. Cependant, le texte semble assimiler notre Société aux associations qui font la promotion de leur héritage identitaire sans distance critique, ce que n'est guère notre cas.

De plus, il est aussi important de relativiser ce qu'on présente comme histoire. Les panneaux commémoratifs de Saint-Blaise préparés par Marie-Claude Rocher valorisent le lieu comme « début de la présence évangélique francophone en Amérique ». On peut donc leur appliquer la réflexion suivante : « Cet héritage se voit lui-même associé à des discours qui ne reflètent pas forcément la valeur patrimoniale réelle de chacune de ses composantes : tel site ou monument sera pour les uns – membres de la communauté réformée, descendants de huguenots, par exemple – considéré comme fondateur (prise de possession mémorielle), alors que pour d'autres – les individus non sensibilisés à l'histoire huguenote –, il sera doté d'une importance marginale, voir négligeable, surtout quand il n'a pas d'intérêt particulier sur le plan esthétique ou architectural[9]. »

Dans les textes « hagiographiques » de ces sociétés américaines, le « réfugié huguenot » est « un homme juste, intègre et persévérant, [il] devient alors central : après avoir affronté la répression religieuse en France, et donc l'intolérance, il aurait su trouver le bonheur et la quiétude dans sa société d'accueil, et cela, grâce à ses qualités personnelles, dont la foi et le courage, dû aussi à son dur labeur et à sa persévérance. Il est non seulement érigé en modèle de vertus, mais son action est également présentée comme fondatrice, tant pour sa lignée que pour la nation elle-même[10].» Avec une pareille image du huguenot, une certaine historiographie franco-protestante du passé pouvait bien vouloir se rattacher à ces ancêtres glorieux, comme le montre allégrement Robert Larin, dans le texte qu'on va lire.

Jean-Louis Lalonde

1. Avec son accord et celui de l'éditeur, nous le reproduisons plus loin. Vu son importance, il occupe une place centrale dans ce *Bulletin* augmenté. Cette autocritique touche aussi forcément certains aspects du premier chapitre des *Loups dans la bergerie* qui ne faisait que la synthèse de ce qui s'était écrit jusqu'alors sur le sujet.
2. Les 2000 pages (format 20 x 30 cm) accompagnées de centaines d'illustrations dont plusieurs cartes et plans spécifiques, rendent l'ouvrage impressionnant à bien des égards notamment par l'érudition de certains textes. Le prix est en conséquence (à quelque 100 $ par tome.). Cet ouvrage spécialisé ne se trouve malheureusement ni à la Grande Bibliothèque ni dans les bibliothèques universitaires, à notre connaissance. Ajoutons pour la petite histoire, qu'au moment de la célébration du 400e anniversaire de Québec en 2008, les sociétés savantes françaises avaient tenu leur assemblée annuelle à Québec, et des membres de notre Société avaient assisté à leurs conférences (voir Bulletin no 20). Ce qui nous avait permis de rencontrer plusieurs d'entre eux et de fournir à M. Augeron une présentation de notre Société d'histoire qui paraît dans le 2e tome (p. 205-210). Les présentations synthèses à quelques endroits dans les volumes font référence à notre rôle comme société, lequel vise à faire des recherches sur le passé franco-protestant au Québec et à diffuser les connaissances acquises.
3. Émigration en Europe dans les pays de refuge, établissement en Floride, au Brésil, en Afrique du Sud, par exemple.
4. Illustrations très intéressantes dans *Les huguenots et l'Atlantique,* tome 1, p. 62. Voir aussi sur le sujet une illustration en ligne.
5. *Idem*, I. p 27.
6. *Idem*, I, p. 118. Par ce traité, le pape avait attribué aux seuls Espagnols et Portugais les terres nouvelles.
7. *Idem*, p. 13.
8. *Idem*, p. 14.
9. *Idem*, p. 19-20.
10. *Figures huguenotes dans les Amériques,* p. 13, voir aussi sa présentation, p. 117.

Trois biographies huguenotes

Ces textes nous donnent l'occasion de présenter deux biographies de franco-protestants rattachés à l'Acadie. Il y a déjà sur place depuis les années 1930 une plaque commémorative de *Paul Mascarene*, qui sera administrateur de la Nouvelle-Écosse après la cession de l'Acadie à l'Angleterre (1713). Il terminera sa vie à Boston. Voir le *Dictionnaire biographique du Canada* et une biographie en ligne www.cyberacadie.com. On en trouve également une dans le tome 2, *op. cit.*, p. 36-37). Un autre huguenot mérite notre attention : Daniel d'*Auger de Subercase* (1661-1732). Ce militaire et administrateur a aussi joué un rôle au Québec et en Acadie. Voir également le *Dictionnaire biographique du Canada.*

On peut en profiter pour lire en ligne la biographie de *Gabriel Bernon* (1644-1736), huguenot, banquier à Québec, qui voulait pratiquer son protestantisme en Nouvelle-France, mais qui s'en est fait chasser. Après maintes péripéties, il s'est établi aux États-Unis en 1786 avec un groupe de huguenots et a fondé Oxford en banlieue de Boston. Nombreuses indications en ligne, notamment sur le site d'Oxford

JLL

Le huguenot de la Nouvelle-France
Entre l'histoire méconnue et la mémoire réinventée

ROBERT LARIN

Alors que l'intolérance de l'autorité royale jetait de 180 000 à 200 000 huguenots sur la route de l'émigration, soit plus de 10 % de la population huguenote, mais moins de 1 % de la population française, la Nouvelle-France appelait des familles entières, des filles à marier, des travailleurs, des artisans, des paysans, des soldats… à venir occuper ses territoires et les mettre en valeur. En pareil contexte, une part importante des migrants arrivant au Canada devait être de confession protestante, peut-être 10 % de l'immigration brute arrivée avant 1760, soit plus de 3000 individus dont environ le tiers se serait établi à demeure dans la colonie[2].

Mais il peut devenir déroutant d'aborder l'histoire du peuplement de la Nouvelle-France sous l'angle de la religion. L'historiographie a déjà largement surexposé l'image héroïque de missionnaires catholiques voués à la christianisation des autochtones et celle de quelques personnages exceptionnels venus sous l'inspiration de motifs en partie religieux comme Marie de l'Incarnation, Jeanne Mance ou Paul Chomedey de Maisonneuve. De façon générale, les Français partis vers le Canada au cours des XVII[e] et XVIII[e] siècles y avaient été poussés par des raisons essentiellement professionnelles et socio-économiques. C'était notamment le fait des huguenots. Toutefois, les plus fervents, qui émigraient afin de pouvoir affirmer leur foi et professer leur culte librement, choisissaient les pays du Refuge ou l'une des colonies américaines. Ceux qui se rendaient au Canada se déplaçaient à l'intérieur du royaume du Roi Très-Chrétien où les conditions de vie et les droits des huguenots étaient partout les mêmes. Ils savaient parfaitement qu'ils y seraient privés de pasteurs, du droit de se rassembler, d'y pratiquer leur culte et que, ainsi que le rappellera l'article 37 des règlements généraux de police du 11 mai 1676, ils allaient devoir y vivre « comme les catholiques[3] ».

Le huguenot faux-catholique

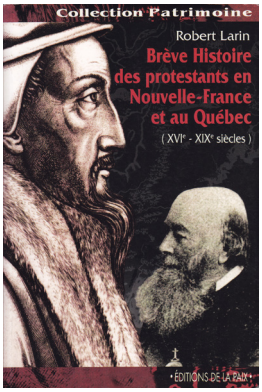
Il va de soi que les Français qui débarquaient à Québec étaient de confession catholique ou protestante. Les administrateurs coloniaux et, surtout, les membres du clergé se préoccupaient des quelques-uns dont l'appartenance à la religion réformée était connue. Ces religionnaires notoires étaient suspectés et parfois tracassés, mais beaucoup moins qu'ils ne l'auraient été en France métropolitaine. Tous les autres, c'est-à-dire les catholiques romains et ceux qui ne l'étaient peut-être pas tout en passant pour l'être, s'intégraient ensemble dans la population coloniale. L'observation d'une petite cohorte d'habitants de la région de Québec, pour laquelle des recherches généalogiques révèlent qu'ils étaient nés dans des familles protestantes du Haut-Poitou, montre qu'ils étaient arrivés individuellement au Canada, qu'ils n'entretenaient pas de liens entre coreligionnaires, qu'ils ne fréquentaient pas les mêmes personnes, que les uns n'étaient pas parrains ou marraines des enfants des autres et que leurs enfants ne se mariaient pas entre eux. Dans la plupart des cas, le fait d'être nés dans une famille protestante du Poitou ne leur avait pas permis d'apprendre à lire et ne les avait pas incités à faire instruire leurs enfants. Il appert que ces migrants d'origine protestante n'étaient certainement pas venus au Canada pour mieux pratiquer leur foi ni pour la retransmettre à leurs enfants. Leur piété — dans la mesure où leur aptitude à lire la Bible permet d'en juger — était apparemment tout à fait semblable et tout aussi superficielle que celle de leurs voisins catholiques[4].

À l'époque de la Nouvelle-France, les habitants du Canada partageaient à peu près tous une même indifférence à l'égard de la religion institutionnelle. Protestants et catholiques se ressemblaient et se confondaient à l'intérieur d'une même pratique religieuse marquée, selon plusieurs observateurs, par l'individualisme, l'indiscipline et une certaine indifférence attribuable au style de vie et à la faiblesse des structures confessionnelles de la colonie. Ces valeurs étaient d'ailleurs plus proches de la mentalité protestante que du catholicisme romain, mais du moment que la population de la Nouvelle-France était officiellement catho-

lique et respectait l'autorité du pape et du roi, les administrateurs de la colonie n'en demandaient pas davantage. L'évêque de Québec pouvait toujours se plaindre du trop grand nombre de protestants dans son diocèse, mais l'administration coloniale composait avec cette situation puisqu'en somme, le protestant n'était pas plus mauvais catholique que le catholique lui-même.

Le huguenot ostracisé

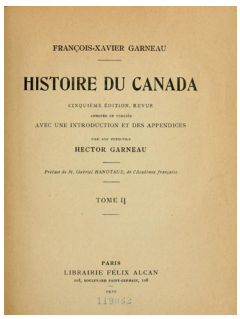
Parue en 1985 à l'occasion du 400e anniversaire de l'édit de Nantes, une *Brève Histoire des protestants en Nouvelle-France et au Québec*[5] donnait un portrait tout à fait différent. Le huguenot de la Nouvelle-France y était dépeint comme un croyant harcelé, brimé ou persécuté à l'instar de ce pauvre Dugua de Mons à qui des marchands catholiques avaient fait perdre le monopole qu'il détenait sur le commerce des fourrures. Cette monographie présentait aussi des exemples d'abjuration en soutenant qu'elles attestaient du prosélytisme et du harcèlement exercé envers les huguenots et qu'elles n'étaient pas nécessairement toujours sincères puisqu'elles avaient souvent été obtenues sous la contrainte et prononcées du bout des lèvres. Cette *Brève histoire* mettait enfin particulièrement en évidence le cas d'habitants de la colonie pour lesquels des recherches généalogiques révélaient leur origine protestante, mais n'ayant laissé au Canada aucun indice permettant de soupçonner qu'ils n'étaient pas de confession catholique ; puisqu'ils s'étaient mariés, avaient fait baptiser leurs enfants et avaient été inhumés à l'Église catholique, il apparaissait que ces huguenots s'étaient parfaitement insérés dans la société coloniale en feignant d'être catholiques et en vivant leur spiritualité et leur culte clandestinement.



Cette *Brève histoire* rapportait la présence de huguenots en Nouvelle-France sous l'angle de la religion, des pratiques religieuses et de l'intolérance. À l'inverse de l'image développée plus haut du colon d'origine familiale protestante, aux pratiques religieuses superficielles et devenu indifférent à l'égard de la religion, elle documentait et renforçait une certaine représentation populaire du huguenot, fervent, courageux, et ostracisé en Nouvelle-France, mais obstinément fidèle à sa foi et son culte. Elle faisait

aussi contrepoids à une certaine historiographie d'inspiration catholique ayant longtemps présenté l'histoire coloniale du Canada comme une entreprise missionnaire envers les autochtones et un projet d'implantation d'une société solide de religion catholique et de langue française en terre d'Amérique.

Le huguenot interdit



Dans la première édition de son Histoire du Canada, François-Xavier Garneau avait présenté en 1845 une image encore différente en affirmant que Richelieu avait commis « une grande faute, lorsqu'il consentit à ce que les protestants fussent exclus de la Nouvelle-France[6] ». Mais Richelieu n'avait nullement eu ce tort puisque les huguenots n'y ont jamais été interdits. C'est l'exercice public de leur culte qui l'était depuis que le neuvième article de l'édit de Nantes avait restreint l'exercice de ce culte qu'aux endroits où il était déjà « fait publiquement par plusieurs et diverses fois en l'année 1596 et en l'année 1597 », ce qui excluait la Nouvelle-France encore inexistante à cette époque. Richelieu n'a fait que conformer en 1627 la charte de la compagnie des Cent-associés aux prescriptions de l'édit en rappelant que seul le catholicisme devait être célébré en Nouvelle-France qui, conséquemment, devait être peuplée de « Naturels Français Catholiques[7] ». Cette charte d'une simple compagnie privée n'ayant duré qu'un certain temps, et n'ayant d'ailleurs pas respecté plusieurs de ses obligations, n'avait aucun effet à l'égard des huguenots qui étaient tout aussi des « naturels français et catholiques » que les Anglais, Écossais, Irlandais, Autrichiens, Hollandais, Italiens, Suisses et esclaves noirs que la compagnie allait pareillement faire passer[8].

L'assertion de Garneau a suscité l'image du huguenot interdit en Nouvelle-France et inspiré l'histoire hypothétique de ce que le Canada aurait été si les huguenots en quête d'un refuge n'y avaient pas été interdits.

> Nous pouvons facilement concevoir, écrit Rieul Duclos, ce que serait devenu le Canada si on avait permis aux protestants d'y prendre pied et de s'y établir définitivement, et on a vu combien ils y tenaient. Ils auraient fait revivre les nobles traditions qu'ils avaient emportées avec eux et le Canada aurait été vraiment une Nouvelle-France régénérée, sans les affres de la Révolution, libre, sans les meurtres de la Terreur[9].

Plus récemment, un "historien" revenait sur le sujet en intégrant les mêmes clichés dans une histoire réinventée d'une classe affairiste d'origine huguenote qui

> aurait pu favoriser le passage de la société canadienne-française au stade industriel en intégrant le trop-plein de main-d'œuvre des campagnes du temps dans un monde industriel typi-

quement d'ici et francophone... Mais l'absence d'une telle classe affairiste aura cruellement fait défaut, et c'est ainsi que des centaines de milliers des nôtres s'exileront vers les centres industriels de la Nouvelle-Angleterre à la recherche de travail[10].

Le huguenot insaisissable

L'image du huguenot interdit, celle du huguenot que rien ne permet de reconnaître et d'identifier à l'intérieur de la population catholique de la Nouvelle-France et l'image du huguenot reconnu et ostracisé abordent la quasi irréductible dualité entre la représentation d'un fait que renouvelle constamment l'Histoire et les connaissances établies qu'en possèdent la mémoire collective et l'historiographie. Pierre Granet offre l'exemple d'un huguenot en quête d'identité devant l'Histoire, mais devenu pratiquement insaisissable derrière la double personnalité qu'on lui connaît : celle en France d'un huguenot, célèbre, opiniâtre et impossible à convertir, et celle en Nouvelle-France

Source : Wikipedia

Le temple de Sepvret (Deux-Sèvres)

d'un habitant catholique sans histoire particulière.

Originaire des Deux-Sèvres, Pierre Granet fut arrêté le 17 février 1719 pour avoir assisté à une assemblée. Même si on ne possédait pas suffisamment d'informations pour le condamner, il fut gardé en prison, d'abord à Melle, puis à Niort pendant quatre ans, et enfin à La Rochelle jusqu'en 1726. Ne se prêtant à aucune instruction religieuse et déclaré absolument inconvertible, il fut finalement condamné à être déporté au Canada[11]. Son compatriote Jacques Bonnet, devenu pasteur à Tournay en Hainaut, lui rendait ce témoignage vers 1728 :

> Ils l'ont fait transporter en les Iles du Canada où il est maintenant, dont j'ai reçu de ces lettres depuis. Je peux lui rendre ce témoignage que c'est un fidèle confesseur du Seigneur, ce que je pourrais prouver par une quantité de lettres qu'il m'a écrites étant dans la prison, que l'on peut plutôt nommer des épîtres que des lettres[12].

Le 14 mai 1726, ministre Maurepas avait effectivement informé le gouverneur et l'intendant de la Nouvelle-France qu'il envoyait à Québec sur la flute l'Éléphant le nommé Granet, « un homme de la religion prétendue réformée fort obstiné et dangereux » et donnait ses instructions :

> L'intention de Sa Majesté est que vous veilliez sur la conduite qu'il tiendra en Canada, que vous empêchiez qu'il ne puisse repasser en France et qu'il ne puisse pas passer dans les colonies anglaises et pour cela j'estime qu'il ne convient point le sortir de Québec[13].

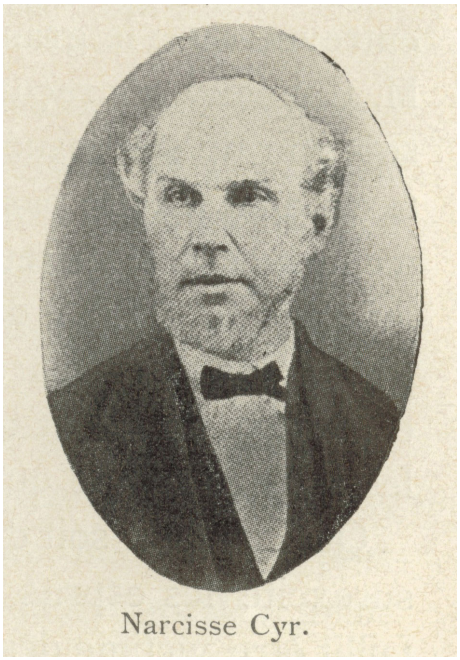
Le Poitou se souvient aujourd'hui de Pierre Granet comme l'un de ses martyres protestants[14]. Mais aux yeux du clergé et de toute la population, Granet passa au Canada pour catholique et n'eut aucune difficulté à se marier à l'église Saint-Augustin le 1er août 1740. Il reçut aussi une sépulture catholique à l'Hôtel-Dieu de Québec le 17 juin 1750.

Le huguenot invisible

Même si on estime qu'ils étaient nombreux dans la population coloniale, ainsi qu'en témoigne Pierre Granet en qui l'on peut reconnaître soit un catholique tout à fait anodin de la Nouvelle-France, soit un martyre huguenot déporté à vie dans une colonie carcérale, il est difficile de cerner ce que furent réellement les immigrants d'origine huguenote et comment ils vécurent au Canada. Peut-être la composante huguenote de l'identité des migrants calvinistes de la Nouvelle-France n'était-elle pas ni dominante ni suffisamment importante pour s'être clairement manifestée de façon perceptible aux yeux des historiens ? L'historiographie de la Nouvelle-France n'aurait-elle pas traité des huguenots en les imaginant faute d'avoir été capable de les identifier et de décrire dans ce qu'ils étaient vraiment ?

Quelques huguenots étaient certes notoirement connus, mais ils ont toujours été collectivement invisibles. Et ils le sont restés lorsqu'ils auraient pu se manifester et sortir en force de la clandestinité après la conquête du Canada. On constate leur disparition lorsque la Nouvelle-France disparaît à son tour ; certains étant alors déjà parfaitement intégrés dans la population catholique du Canada, d'autres étant rentrés en France et quelques-uns ayant joint les églises anglicanes du conquérant britannique. Les huguenots n'ont pas fondé au Canada d'églises calvinistes francophones ni formé une communauté franco-protestante qui aurait pu prendre place entre les communautés franco-catholiques et anglo-protestantes ayant divisé la société québécoise traditionnelle entre 1760 et 1960. On l'observe en particulier chez une quinzaine de marchands et de négocient suisses francophones qui se sont établis au Canada entre 1765 et 1800 sans y maintenir leur appartenance à la religion réformée[15]. C'est plutôt un protestantisme de culture anglo-saxonne que l'on voit prendre place à l'intérieur de la société canadienne-française lorsque des anglo-protestants gagnent le cœur, ou la raison, de douze demoiselles de la noblesse canadienne qui nouent des mariages mixtes entre 1760 et 1769[16]. La pratique du protestantisme s'est ensuite développée autour des Églises d'Angleterre et d'Écosse établies en milieu urbain et dans les petites églises non conformistes que des protestants, parfois francophones, venus de Nouvelle-Angleterre ont fondées en région[17].

Le protestantisme francophone s'est véritablement implanté au Québec après qu'un réveil religieux eut mis l'accent en Europe sur l'évangélisation et que des missionnaires francophones, comme d'Henriette Feller


Narcisse Cyr.

Source : Duclos, Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis, T. 1

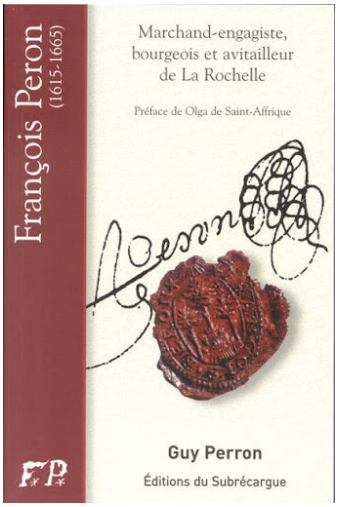
et Louis Roussy, vinrent œuvrer au sein de la population du Bas-Canada à partir de 1834. Il en a résulté plusieurs adhésions prestigieuses, en particulier chez des intellectuels comme Narcisse

Docteur Cote.

Cyr, Théodore Lafleur, Joseph Doutre, Amédée Papineau, chez des patriotes comme le docteur Cyrille-Octave Côté et même chez quelques prêtres, les abbés Louis Normandeau, Hubert-Joseph Tétreau, Joseph Dallaire, Éphrem Thérien ainsi que le célèbre prédicateur Charles Chiniquy[18], qui trouvèrent là une alternative à la religion catholique qu'ils jugeaient trop éloignée de la Bible et par trop assujettie au pouvoir politique et à la domination britannique[19].

L'ancêtre huguenot

Le franco-protestantisme présent au Québec n'est pas une survivance du calvinisme des huguenots. Principalement issu du méthodisme, du baptisme et du presbytérianisme au 19e siècle, le franco-protestantisme s'est diversifié et ses églises sont aujourd'hui fréquentées par différentes ethnies et différentes cultures[20]. Parmi eux, les protestants « de vieille souche canadienne-française » ont dans leur ascendance deux ancêtres fondateurs : celui venu de France au XVIIe ou au XVIIIe siècle et fondateur de leur famille patronymique ainsi que celui converti au protestantisme au XIXe ou XXe siècle et à l'origine de leur appartenance au protestantisme. En voulant affirmer ses vieilles racines françaises et son appartenance au franco-protestantisme, il arrive qu'on en vienne à confondre et à fusionner ces deux ancêtres dans l'image du huguenot persécuté en France et ayant transmis par atavisme sa foi huguenote et sa culture française dans sa lignée. On le remarque notamment à l'intérieur de la famille Perron/Péron.



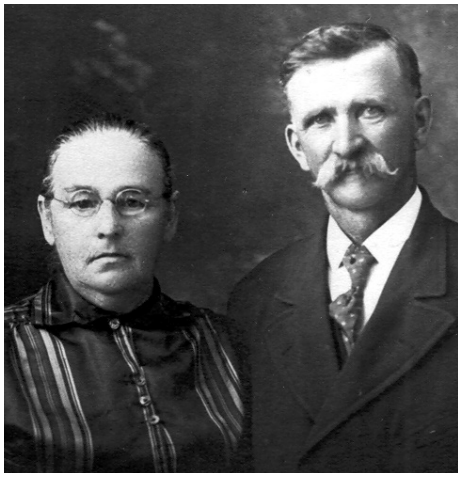
Négociant huguenot de La Rochelle faisant du commerce en Nouvelle-France, François Peron, encore mineur, avait eu un fils né hors mariage en novembre 1638. Son frère aîné, Luc Peron, avait évité la mésalliance en procédant à des « arrangements » entre les familles et avait voulu atténuer le déshonneur en faisant baptiser l'enfant à l'extérieur de La Rochelle, au château de Dompierre. François Peron resta célibataire et éleva son fils Daniel. Il en fit son domestique qu'il envoya comme commis à Québec de 1657 à 1659, puis comme chargé de ses affaires avec pleins pouvoirs en 1662. Lorsque des marchands de La Rochelle lui apprirent à leur retour de Québec que son fils y vivait aisément à ses dépens et qu'il avait abjuré l'hérésie de Calvin afin de pouvoir se marier à l'Église catholique, François Peron révoqua au printemps de 1664 la procuration qu'il lui avait donnée, fit faillite et mourut le 18 septembre 1665. Ses créanciers ayant saisi ses biens, y compris ses avoirs en Nouvelle-France, Daniel Peron/Perron ne parvint qu'à garder possession d'une terre située à l'Ange-Gardien qui lui fut adjugée par jugement du Conseil souverain en 1664 et confirmée par sentence de la Prévôté de Québec en 1674. Il passera les dernières années de sa vie à comparaître en justice pour obtenir la succession vacante de son père et mourra à l'Ange-Gardien le 22 février 1678 en laissant assez peu de biens. En 1730, il comptait déjà 143 descendants qui assurèrent « la pérennité de la famille Peron rochelaise devenue Perron en Terre d'Amérique[21] ».

Le marchand François Peron n'est jamais venu en Nouvelle-France et ne donne pas l'impression d'avoir été un modèle de vertus protestantes. Il a pratiquement renié son fils naturel lequel ne semble pas, lui non plus, avoir été un modèle de ferveur et de grande piété protestante. Ayant abjuré le protestantisme avant même d'avoir commencé d'engendrer une postérité, si Daniel Perron a vraiment retransmis les gènes d'une quelconque pratique religieuse dans sa descendance, cette pratique peut difficilement avoir été celle du protestantisme. Guy Perron, biographe ce cette famille, indique d'ailleurs que son patronyme a vu s'ajouter au Québec « un "r" par la société catholique[22] » ce qui conforte le fait que c'est bien la culture catholique qui a imprégné la descendance du pionnier Daniel Perron. Pourtant,

tout en reconnaissant que la majorité, sinon la totalité, de cette descendance a pratiqué le catholicisme romain pendant environ deux siècles, on affirme la transmission dans cette famille d'une sorte de gène latent de protestantisme français ayant fait en sorte que plusieurs de ses membres « se reconvertirent » après environ deux siècles et que l'on trouve la trace manifeste d'un « héritage huguenot » dans le nom de Péron apparaissant sur une courtepointe commémorative confectionnée en 1931 par le Cercle des dames missionnaires de l'Oratoire (église baptiste de Montréal) et que conserve précieusement depuis les années 1970 le Musée Feller à Saint-Blaise-sur-Richelieu[23].

Le mythe des origines

Hippolyte Perron/Péron, un descendant à la cinquième génération de Daniel Perron, s'est converti au protestantisme à Napierville vers 1855[24]. Il a transmis sa foi protestante à son fils Samuel, puis à son petit-fils Silas, père de René Péron ayant rapporté le fait que le nom de Péron avait été brodé sur une courtepointe commémorant l'affiliation de cette famille au protestantisme baptiste francophone depuis quatre générations. Les descendants d'Hippolyte sont devenus des Péron. La communauté franco-protestante du Québec compte aussi des Perron, apparemment moins nombreux que les Péron[25], dont certains, dit-on, seraient devenus protestants au cours d'un séjour passé aux États-Unis[26]; plus d'un million et demi de Canadiens ayant en effet émigré aux les États-Unis entre 1840 et 1900 et quelques centaines de milliers de leurs descendants sont revenus au pays, principalement au cours des années 1920 et 1930[27]. Père de dix-huit enfants, Arthur Perron est vraisemblablement l'ancêtre de la majorité des Perron protestants du Québec. Né en 1863, descendant à la septième génération de Daniel Perron, Arthur émigra en Nouvelle-Angleterre avec sa famille à l'âge de huit ans. Revenu en 1887 s'établir au Québec comme colon



Source : Album Louis Perron

Arthur et Olivine Perron vers 1898

dans la région des Bois-Francs, il se fit protestant après qu'un missionnaire-colporteur méthodiste lui eut laissé une Bible que le curé de la paroisse lui ordonna de brûler[29]. Les Péron et les Perron protestants du Québec semblent à peu près tous descendre du même ancêtre et s'être convertis au protestantisme de façon semblable, c'est-à-dire au cours de la seconde partie du XIX^e^ siècle, sous l'action des missionnaires baptistes de la Société missionnaire de la Grande-Ligne rayonnant à partir de Saint-Blaise-sur-Richelieu.

Or, René Péron a aussi rapporté en décembre 1985, une « légende » répandue dans les deux familles, Péron et Perron, quoique les deux familles elles-mêmes ne se connaissent guère. Selon cette légende, raconte-t-il, « trois frères [Perron] seraient venus de la France vers le milieu du XIX^e^ siècle et se seraient établis sur des terres à titre de fermiers, et ce, au Québec. » Malheureusement, nous ne connaissons pas la suite de cette légende qui semble faire de ces trois frères les ancêtres des Péron/Perron protestants. En octobre 2018, René Péron, alors âgé de « 97 ans bien révolus », a aimablement répondu à notre demande d'informations :

> Cette histoire ne me fut racontée que par mon épouse née Dorothy Mary Jane Péron (son père et mon père étaient cousins). Qui l'a créée, quand, pourquoi, je ne saurais dire si ce n'est pour cacher le fait qu'une branche de la famille s'était convertie au XIX^e^ siècle. Elle ne me fut répétée qu'une ou deux fois avant d'être oubliée.

Guy Perron, qui rapporte les dires de René Péron en 1985, poursuit ainsi :

> Rappelons-nous qu'au siècle dernier, ainsi que du temps de notre ancêtre, une abjuration est traitée par un suprême mépris, la personne est souvent qualifiée du qualificatif « revire capot » ; on la retranche ou bien, elle se retire du reste de la famille, elle disparaît. « Comment expliquer cette attitude à des enfants remplis de questions ? » de dire M. René Péron. « Le grand rideau séparateur est tiré : donc l'on se crée des ancêtres ou l'on dit ne pas savoir ce qui est advenu des disparus » explique-t-il[30].

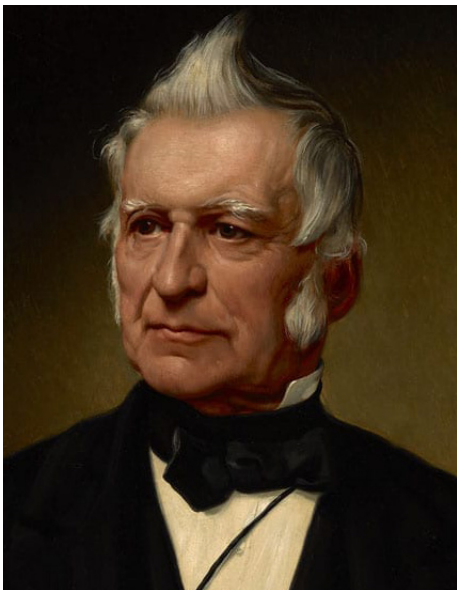
Bien qu'il soit incomplet, le récit de cette légende rapporte une explication différente de l'origine protestante des familles Perron/Péron qui proviendrait de trois frères venus de France, personnages mythiques sur lesquelles nous n'avons aucune information[31]. Cette légende avait cours en 1985, avant que l'essor de la recherche en généalogie ait permis de mieux connaître, et de mieux faire connaître, l'existence de l'ancêtre huguenot François Peron et de son fils Daniel, ce qui aura renouvelé l'expression du mythe des origines dans une autre légende appuyée sur des personnages ayant véritablement existé. Ces deux légendes sont des formulations du même mythe des origines. Elles reprennent chacune le leitmotiv du converti protestant rejeté et ostracisé ainsi que le thème du « ne pas savoir ». Elles sont aussi l'expression d'une mémoire collective qui se réinvente et dans laquelle « l'on se crée des ancêtres » et un récit mythographique pour affirmer son identité et le secret de ses origines.

Le faux huguenot

Louis Joseph Papineau (1786-1871), important homme politique du Bas-Canada, n'a jamais été protestant. Il a expliqué à la fin de sa vie avoir perdu sa foi catholique au Séminaire de Québec, qu'il avait fréquenté entre 1802 et 1804, et, selon l'historien Fernand Ouellet, il est mort en refusant « de revenir à la foi de sa jeunesse [et en restant] fidèle à ses convictions déistes[32] ».

Il descendait à la quatrième génération de Samuel Papineau, originaire de Montigny en Deux-Sèvres, pour lequel il n'a été trouvé en France aucun document ni aucune trace.

> S'il n'était pas allé en Nouvelle-France, écrit Marguerite Morisson-Gaboreau, son existence même eut été complètement ignorée. […] Seul son prénom de Samuel, comme celui de son père, peut laisser supposer une appartenance au protestantisme,

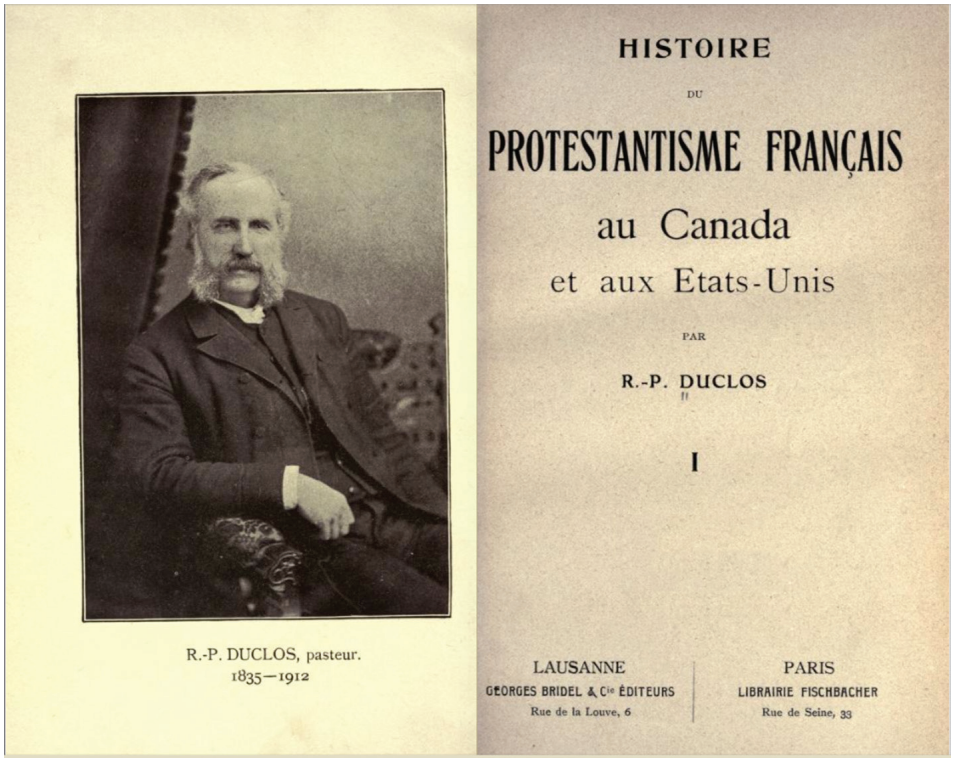


Source : Wikipedia

> ainsi que la proximité de la ville de Moncoutant, en majorité protestante. Mais aucune preuve[33] !

L'ancêtre des Papineau était-il véritablement protestant ? Passé au Canada vers 1688, il s'est marié, a fait baptiser ses enfants et a été inhumé à l'Église catholique. Il est devenu l'ancêtre pionnier d'une famille catholique.

Jusqu'à maintenant, aucune trace des ancêtres de la famille Papineau n'a été retrouvée en France et rien n'atteste que ceux-ci étaient protestants. Or, Rieul Duclos, sans tenir compte de l'appartenance religieuse réelle des protagonistes qu'il mentionne dans son *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis* publiée en 1913, extrapole le mythe de l'ancêtre huguenot dans la réalité politique du XIX[e] siècle. Le fils aîné de Louis-Joseph séjourna en France en 1840-1843 et Duclos rapporte qu'« il fit des recherches sur l'origine de sa famille, trouva que ses ancêtres étaient protestants que la persécution avait forcés à l'exil » et, sans l'affirmer explicitement, Duclos laisse sous-entendre que la foi huguenote de ses ancêtres avait incité Louis-Joseph-Amédée à faire des démarches en 1894 pour être admis à l'Église presbytérienne. Rieul Duclos établit un lien beaucoup plus affirmé à propos du père de Louis-Joseph-Amédée lorsqu'il écrit au sujet de Joseph : « nous avons appris tout récemment son origine huguenote. » Faisant état du débat politique en 1792 entre le parti patriote et le parti anglais au sujet de l'usage de la langue française dans les débats parlementaires, Duclos rapporte aussi l'intervention de Lotbinière, « un descendant de huguenots », affirme-t-il erronément, pour finalement conclure que « l'esprit protestant, qui avait peut-être gardé rancune de la bonne entente politique de l'Angleterre avec le clergé, l'emporta sur le parti anglais s'appuyant sur les cléricaux[37] ». Et, parlant de Louis-Joseph, Duclos affirme encore :



R.-P. DUCLOS, pasteur.
1835—1912

HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS
au Canada
et aux Etats-Unis
PAR
R.-P. DUCLOS
I
LAUSANNE
GEORGES BRIDEL & Cie ÉDITEURS
Rue de la Louve, 6
PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
Rue de Seine, 33

> L'homme qui, sans s'être attaché officiellement à aucune Église, chérissait les traditions d'un passé glorieux et ne cachait pas ses origines huguenotes. Nous croyons qu'il a vécu et est mort fidèle à la foi protestante, car il a toujours refusé le ministère d'un prêtre. Il se confiait pour le salut de son âme dans les promesses que la Réforme avait tirées de l'oubli et qui étaient celles qu'on avait proclamées aux temps apostoliques[38].

Duclos intitule le premier tome de son histoire « L'immigration huguenote et Premières semailles », comme si non seulement la famille Papineau, mais toute l'histoire du protestantisme implanté au Canada français depuis le XIX[e] siècle, découlait de l'émigration des huguenots. Même si l'appartenance des ancêtres Papineau au calvinisme n'est que prétendue devant l'Histoire, le mythe de l'ancêtre huguenot est aussi attesté dans cette famille. Par les associations qu'il établit, Duclos englobe dans ce mythe l'histoire entière des huguenots émigrés de France et en fait le mythe fondateur du franco-protestantisme québécois. Son récit des origines mythique redimensionne dans l'intemporalité l'histoire qu'il raconte.

Conclusion : Entre l'histoire et la mythographie

Nullement « ignorés de l'historiographie[39] », les franco-protestants du

Québec ont commencé à écrire et à publier des pages de leur histoire dès l'implantation de leurs églises au XIXe siècle et continuent de le faire, notamment au sein de la Société d'histoire du protestantisme franco-québécois fondée en 2003[40]. Les dépôts d'archives recèlent de nombreuses traces de migrants français se rendant en Nouvelle-France pour des raisons socio-professionnelles et l'historiographie a bien rapporté l'histoire de ceux qui, à cause de leur foi protestante, ont été victimes de l'intolérance de l'évêque de Québec voulant les faire expulser de la colonie et du prosélytisme du clergé s'acharnant à vouloir obtenir leur abjuration. De façon générale, les pratiques religieuses des colons de la Nouvelle-France, qu'ils soient d'origine catholique ou protestante, étaient assez rudimentaires et superficielles et tous y vivaient leur piété de façon semblable. Il est vraisemblable qu'après la cession du Canada en 1763, des Canadiens aient pu maintenir privément un certain attachement « à la foi protestante et à la langue française [en] pratiquant un culte discret mais tenace[41] », mais cela n'a pas eu d'influence observable sur l'implantation du franco-protestantisme au milieu du XIXe siècle. Les Canadiens n'ont jamais tous été entièrement soumis au clergé catholique[42] et, au XIXe siècle, des missionnaires franco-protestants ont trouvé un terreau fertile dans cette partie de la population canadienne-française qui, à l'époque des troubles de 1837-1838, était fort critique envers l'Église catholique[43], voire devenue anticatholique et révoltée[44]. Ils surent gagner de nombreuses conversions, fonder des institutions et établir des communautés franco-protestantes en Bas-Canada.

Idéalisée, notre histoire devient « une épopée[45] » et glisse vers la mythographie lorsqu'elle projette la mémoire d'un passé imaginaire ou qu'une courtepointe fabriquée en 1931 devient l'artéfact d'un héritage huguenot issu de l'ancienne France. Des hagiographes, des propagandistes et des éducateurs ont naguère utilisé l'histoire pour procurer au peuple des récits exemplaires et des modèles à imiter, mais même si de tels archétypes ont aujourd'hui perdu beaucoup de leur charge évocatrice, ils n'en continuent pas moins de peupler l'imaginaire, tel un Pierre Granet, personnage insignifiant de l'histoire de la Nouvelle-France, mais personnage mythifié en légendaire en France. L'image archétypale du huguenot obstinément fidèle à lui-même, ayant farouchement résisté au pouvoir d'un roi tyrannique et au prosélytisme acharné du clergé catholique, et transmettant ses valeurs et sa foi à ses descendants est une image forte de l'ancêtre héroïque que plusieurs Québécois souhaiteraient avoir pour ancêtre venu de France[46]. Cet ancêtre huguenot étant peut-être pour eux le symbole de la résistance que les membres de leur famille ont opposée, ou auraient dû opposer, à l'emprise qu'un clergé ultramontain a exercée avant les années 1960 sur la population catholique du Québec. Pour ceux qui le reçoivent comme tel, et qui veulent l'entretenir, cette courtepointe est le symbole évocateur du huguenot, personnage mythique et surhistorique, au centre d'une histoire, méconnue peut-être, mais surtout réinventée et faite sienne[47].

1. Jean-Pierre POUSSOU, dans Jacques DUPÂQUIER (directeur), *Histoire de la population française*, vol. 2, *De la Renaissance à 1789*, Paris, PUF, 1988, p. 130; Emmanuel LE ROY LADURIE, *L'Ancien Régime*, tome I, *L'absolutisme en vraie grandeur (1710-1715)*, Hachette, 1991, p. 310; Robert LARIN, *Brève Histoire des protestants en Nouvelle-France et au Québec (XVIe-XIXe siècles)*, Éditions de la Paix, édition corrigée et mise à jour, 1999, p. 103-104.
2. R. LARIN, *Brève Histoire des protestants, op. cit.*, p. 135-137; *Idem*, *Brève histoire du peuplement européen de la Nouvelle-France*, Septentrion, 2000, p. 18-19.
3. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Québec, TP1, 528, P1314, Registre n° 1 des arrêts, jugements et délibérations du Conseil souverain de la Nouvelle-France, fo 273.
4. Ce paragraphe et le suivant résument des aspects de l'immigration protestante vers la Nouvelle-France plus amplement développés et référencés dans : Robert LARIN, « La monarchie française et l'immigration protestante au Canada avant 1760. Un contexte social, politique et religieux », dans Nicole LEMAITRE (directrice), *La mission et le sauvage, Huguenots et catholiques d'une rive atlantique à l'autre, XVIe-XIXe siècle*, Éditions du CTHS (Comité des Travaux Historiques et Scientifiques) et Presses de l'Université Laval, Actes du 133e Congrès national des Sociétés historiques et scientifiques, ayant eu lieu à Québec des 2 au 6 juin 2008, p. 55-70.
5. R. LARIN, *Brève Histoire des protestants*, *op. cit.*
6. François-Xavier GARNEAU, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, vol. I, Québec, Imprimerie de N. Aubin, 1845, p. 156-157.
7. CAOM, Colonies, C11A, vol. 1, fo 100, 24 avril 1628, article 2 de l'édit du roi créant la Compagnie des Cent associés.
8. Marcel TRUDEL, *Histoire de la Nouvelle-France*, vol. III *La seigneurie des Cent-Associés*, tome 2 *La société*, Fides 1983, p. 28.
9. R. P. DUCLOS, *L'histoire du protestantisme au Canada et aux États-Unis*, La collection d'or, 1998, vol. 1, p. 68.
10. Michel GAUDETTE, « historien » *Le Devoir*, 26 juillet 2000, en ligne : https://vigile.quebec/archives/00-7/nf-gaudette.html (consulté le 24-10-2018).
11. Auguste LIÈVRE, *Histoire des protestants et des Églises réformées du Poitou*, Paris, chez Grassart et Cherbuliez, Poitiers, chez Cler, libraire, 1858, vol. II, p. 283; L'ORTE (Jacques BONNET), *Berthelot, Le Huguenot insaisissable*, manuscrit de l'Orte annoté par Jean Rivierre, 1995, Geste Éditions, p. 96-97, 134-135, 140-142; Jean RIVIERRE, *Le livre d'or des protestants du Poitou*, ouvrage inédit, vol. XIV, *Six cents procès*, fo 66; Antonin LÉVRIER, *Histoire des Deux-Sèvres*, Niort, Clouzot, libraire-éditeur, 1885, p. 92; Jacques MARCADÉ, *Protestants poitevins de la Révolution à la Révocation*, Geste éditions, 1998, p. 66 et 117-118; Marguerite MORISSON-CABOREAU, *Poitevins au Canada aux XVIIe et XVIIIe siècles, Sur les traces des pionniers partis des Deux-Sèvres*, La Geste, 2018, p. 239-240.
12. L'ORTE, *Berthelot, Le Huguenot insaisissable*, *op. cit.*, p. 142.
13. Bibliothèque et Archives nationales du Canada, MG 1 (Archives des colonies), Série B, vol. 49, fo 643v-644.

    Auguste-François LIÈVRE, *Les martyres poitevins*, réimpression de l'édition de 1910, La Mothe-Saint-Héray, Éditions italiques, 1984, p. 264.
15. « Ils n'ont pas maintenu leur appartenance protestante, reproduisant après la Conquête le même schéma qui avait eu cours au temps de la Nouvelle-France, écrit Jean-Louis Lalonde. Peu après leur arrivée, ils se marient à l'Église catholique ou y font baptiser leurs enfants. » Jean-Louis LALONDE, « Les Suisses encore protestants après la Conquête? », dans *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme franco-québécois* (désormais *Bulletin SHPFQ*), no 45, septembre 2017, p. 8. Voir aussi le *Bulletin*, no 35, mars 2012, p. 8-9.
16. Karine PÉPIN, *Mariage et altérité : les alliances mixtes chez la noblesse canadienne après la Conquête (1760-1800)*, Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, 2016, p. 33 et 174-175.
17. R. LARIN, *Brève Histoire des protestants*, *op. cit.*, p. 161-162.
18. (Charles) CHINIQUY, *L'homme qui osa défier le puissant empire de Rome*, Éditions Beauport, Sainte-Foy, 1986, 508 p.; Marcel TRUDEL, *Chiniquy*, Éditions du Bien public, 1955, xxxviii-339 p.; Richard LOUGHEED, *Au centre des controverses : Charles Chiniquy*, Toronto, Clements Academic, 2015, xiv-430 p.
19. R. P. DUCLOS, *L'histoire du protestantisme au Canada et aux États-Unis*, La collection d'or, 1998, 2 volumes; J.M. CRAMP, *Les mémoires de Madame Feller*, Saint-Romuald, éditions Beauport, s.d. 283 p.; Jean Louis LALONDE, *Des Loups dans la Bergerie, Les protestants de langue française au Québec, 1534-2000*, Fides, 2002, 450 p.; Robert LARIN, « Jean Vernier, sa famille et quelques autres missionnaires franco-protestants du Québec », dans *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 54, no 1, cahier 235, printemps 2003, p. 19-24; Jason ZUIDEMA (edited by), *French-Speaking Protestants in Canada, Historical Essays*, Leiden and Boston, Brill, 2011, viii-318 p.
20. Hervé FINES, *Album II du Protestantisme français en*

Amérique du Nord, Montréal, L'Aurore, 1988, 154 p.; Denis REMON (directeur), *L'identité des protestants au Québec, 1834-1997*, Acfas, ix-208 p.; 1998, Richard LOUGHEED, Wesley PEACH et Glenn SMITH, *Histoire du protestantisme au Québec depuis 1960*, éditions La Clairière, Québec, 1999, 220 p.

21. G. PERRON, *François Peron*, *op. cit.*, p, 219-220.
22. G. PERRON, *Daniel Perron dit Suire*, *op. cit.*, 4e couverture.
23. Marie-Claude ROCHER, Marc PELCHAT, Philippe CHAREYRE et Didier POTON (directeurs), *Huguenots et protestants francophones au Québec, fragments d'histoire*, Novalis, 2014, p. 70-71. À propos de celle courtepointe, voir aussi Marie-Claude ROCHER et Jean-Louis LALONDE, dans *Ibid*, p. 205-224.
24. G. PERRON, *Daniel Perron dit Suire*, *op. cit.*, p. 128-129.
25. Sur les 19 000 inscriptions de l'« Arbre franco-protestant » dans *Ancestry.ca*, Richard Lougheed mentionne 49 Perron et 72 Péron. Voir aussi la « Liste de Richard Lougheed » déposée à la Société d'histoire du protestantisme franco-québécois, https://shpfq1.org/, Généalogie, Liste de Richard Lougheed, données mises à jour par R. Lougheed le 18 octobre 2018.
26. G. PERRON, *Daniel Perron dit Suire*, *op. cit.*, p. 129.
27. Yolande LAVOIE, dans Hubert CHARBONNEAU (directeur), *La population du Québec : études rétrospectives*, les éditions du Boréal express, 1973, p. 86-87.
28. « Souvenirs de la famille Perron », dans *Bulletin de la SHPFQ*, nº 18, décembre 2007, p. 2-3; Association des familles Perron d'Amérique, *Dictionnaire généalogique*, DVD, 2016.
29. « Souvenirs de la famille Perron », *op. cit.*, p. 1-8.
30. Guy PERRON, Daniel Perron dit Suire, *op. cit.*, p. 128. L'auteur cite une communication personnelle de M. René Péron datée du 17 décembre 1985 qu'il n'a plus en sa possession. Nous remercions M. Guy Perron de nous avoir mis en contact avec monsieur Péron que nous remercions également pour sa gentillesse et pour nous avoirs transmis les renseignements rapportés ci-dessus.
31. Personne portant le patronyme de Perron/Péron n'a d'ailleurs émigré au Québec avant 1865 : Marcel FOURNIER, *Les Français au Québec, 1765-1865, Un mouvement migratoire méconnu*, Septentrion, Éditions Christian, 1995, 386 p.
32. Fernand OUELLET, dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. X, Les presses de l'Université Laval, 1972, p. 619-633.
33. M. MORISSON-GABOREAU, *Poitevins au Canada*, *op. cit.*, p. 161.
34. R. P. DUCLOS, *L'histoire du protestantisme*, *op. cit.*, vol. 2, p. 114-115 (Édition originale 1913).
35. *Idem*, vol. 1, p. 58.
36. Michel Eustache Gaspard Chartier de Lotbinière descendait à la cinquième génération de Louis Théandre Chartier de Lotbinière, lequel n'était nullement huguenot. Son frère René l'avait précédé en arrivant au Canada en 1643 comme aumônier des ursulines.
37. R. P. DUCLOS, *L'histoire du protestantisme*, *op. cit.*, vol. 1, p. 61.
38. *Idem*, vol. 1, p. 6.
39. Philippe JOUTARD, dans Marie-Claude ROCHER et *al*, *Huguenots et protestants francophones au Québec*, *op. cit.*, p. xiii.
40. http://shpfq1.org/
41. Marie Claude ROCHER, dans Marie-Claude ROCHER et *al*, *Huguenots et protestants francophones au Québec, op. cit.*, p. xviii.
42. Et cela, même au temps de la Nouvelle-France. Au lendemain du massacre de Lachine, par exemple, Marie Bauvais, femme du notaire Jean-Baptiste Pottier, déclarait, en 1693, préférer « être prise par les Iroquois, pourvu qu'ils ne lui fissent aucun mal, que de vivre dans une paroisse où il y a des prêtres ». Les paroissiens de Sainte-Anne-de-Beaupré ne se sont aucunement gênés pour insulter le grand-vicaire Joseph-Olivier Briand qui, une fois devenu évêque, confessa dans une lettre pastorale, le 9 décembre 1769, n'avoir « que trop de preuves d'indocilité, d'entêtement, de rébellion, de mauvaise volonté, pour tout ce qui regarde la religion et le culte du seigneur ». Les ordonnances des intendants dépeignent des Canadiens refusant de payer la dîme, ne respectant pas le jeûne du carême ni le repos dominical, quittant la messe durant le sermon, blasphémant et amenant leur chien dans l'église ! (Hélène LAMARCHE, « Les habitants de Lachine et le massacre de 1689 », dans *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 50, nº 3, 221, automne 1999, p. 222; Lettre pastorale du 9 décembre 1769, *Rapports des Archives nationales du Québec*, vol. 10, 1929-1930, p. 83; Louise DECHÊNE, *Habitants et marchands de Montréal*, essai, Boréal, 1988, p. 480).
43. Voir notamment : Louis-Antoine DESSAULLES, *Petit Bréviaire des vices de notre clergé*, texte établi avec introduction et notes par Georges Aubin, Éditions Trois-Pistoles, 2004, 168 p.
44. René HARDY, « La rébellion de 1837-38 et l'essor du protestantisme canadien-français », dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 29, nº 2, septembre 1975, p. 163-189.
45. Paroles de l'hymne national Ô Canada.
46. Il m'est souvent arrivé qu'un auditeur vienne me remercier après une conférence d'avoir confirmé son intuition que ses ancêtres étaient protestants parce que, expliquait-il, on s'était toujours méfié des curés dans sa famille.
47. L'auteur tient à remercier monsieur Jean-Louis Lalonde pour sa collaboration, ses commentaires et l'aide apportée.

Les assemblées évangéliques du Saguenay-Lac-Saint-Jean (Deuxième partie)

JEAN-LOUIS LALONDE

Dans notre numéro précédent, nous avons suivi la naissance et l'organisation des communautés de frères chrétiens et celles des pentecôtistes au Lac-Saint-Jean. Il nous reste à parler des autres groupes qui y sont actifs. Nous ne pouvons qu'en donner une image partielle ne disposant pas toujours des informations nécessaires, certaines de nos demandes étant restées lettre morte. Malgré ces limites, cet article comble tout de même un vide, notre Société d'ayant jamais abordé l'activité évangélique dans la région.

Alors que les frères chrétiens, on l'a vu, profitent de leur longue présence pour s'établir plus au cœur de la région regroupant des membres épars, les débuts des églises pentecôtistes semblent plutôt partir de l'initiative du regroupement d'églises lui-même qui cherche à implanter des noyaux communautaires dans la région pour ensuite favoriser leur développement.

3. Les églises de l'Association baptiste du Canada

Les églises de l'Association vont avoir recours à une autre approche, celle de l'*essaimage*. Cette stratégie église mère/église fille vise à implanter d'abord solidement dans un centre un groupe de croyants sous la direction d'un pasteur expérimenté. La communauté mère peut ensuite se départir d'un groupe de

personnes qui habitent ailleurs. Soutenue par un aide-pasteur formé dans la communauté-mère, ces migrants constituent le noyau d'une nouvelle communauté visant à attirer chez elle de nouveaux croyants[1]. Ainsi, les églises de l'Association baptiste se retrouvent à Roberval-Saint-Félicien, Alma, Jonquière, Chicoutimi et à Chibougamau.

Roberval – À l'été 1970, Gabriel et Nita Cotnoir quittent Maniwaki (dans les Hautes-Laurentides) pour se rendre au Lac-Saint-Jean et achètent une maison à Roberval, en espérant en faire le point de départ de leur action, bien que les membres soient encore dispersés, ce qui s'avérera intéressant compte tenu de la stratégie envisagée. Dès le 10 octobre 1971, a lieu l'ouverture officielle de l'église baptiste évangélique de Roberval. Même si une église mère est faible, cela ne l'empêche pas de rayonner et

d'établir des églises-filles[2]. L'église de Roberval se renforce par la suite, mais un incendie le 4 janvier 1979 détruit complètement le bâtiment. La communauté continue. Toutefois en 1983, l'église se transporte à Saint-Félicien à une vingtaine de kilomètres plus au nord, tout en gardant son nom. Elle est toujours active et dynamique ce qui la conduit à adopter ces dernières années le nom d'Église de l'Espérance. Son site ne contient pas d'historique, mais vaut le détour. Le pasteur actuel est Étienne Brochu.

Alma – Au départ, les essais ne donnent que peu de fruits à Roberval même, mais de petites réunions commencent à Alma avec des études bibliques organisées par Gabriel Cotnoir en 1977. Peu après, Brian et Christiane Hollands (de Sherbrooke)

retournent à Alma pour œuvrer avec le pasteur Cotnoir qui est considéré comme le fondateur de cette église fille. L'église prend une part active dans une école chrétienne d'Alma. L'assistance moyenne est 34 personnes au cours de la première décennie[3]. La communauté actuelle est très active comme en témoigne son site sur Facebook.

Jonquière – L'église de Jonquière se met aussi en place à partir de Roberval avec des membres à Arvida et à Kénogami, puis dans les années 1980, élaborera une stratégie pour implanter une église fille à Chicoutimi-Nord. Six ou sept familles de l'église mère qui y demeurent vont participer à cet essaimage, y compris le pasteur Jacques Girard et sa famille. Le centre évangélique loge dans un ancien temple anglophone de l'Église Unie du Canada. Le pasteur actuel est Michel Lahaie. Voir la page du Centre évangélique de Jonquière sur Facebook.

Chicoutimi – L'Association commence des études bibliques à Chicoutimi avec l'aide de quelques hommes de l'aviation royale. En effet, c'est Terry Cuthbert, capitaine dans l'armée, qui

en sera responsable[4].Une église se forme qui compte 28 membres en juin 1982 sous la direction du pasteur Jules Mailleurs. Elle est active dans la ville y compris sur le campus de sorte que l'assistance, dès cette année-là, atteint les 60 personnes. Le pasteur Royal Désormeaux s'y forme pendant six ans avant de travailler ailleurs comme pasteur à plein temps. L'assemblée se sent assez

forte pour acheter une école avec douze salles de classe et un auditorium, édifices dont elle peut se servir pour les assemblées et la mise en place d'une école chrétienne[5].

* * *

Dans les années 1990, on note la présence de Frank Danbrook à Alma, de Claude Déry à Saint-Félicien, de David Dytynyshyn à Chicoutimi. Si les premières communautés avaient fait appel à des anglophones, dans certains cas, Phillips dans son livre se réjouit qu'à la fin de cette décennie, la grande majorité des pasteurs et ouvriers de l'Association soient alors des francophones originaires du Québec[6] comme se sera le cas par la suite.

Si la stratégie de l'essaimage a bien servi l'Association baptiste à ses débuts, elle ne semble pas avoir donné de nouveaux fruits dans les années 2000 puisqu'on se retrouve avec les mêmes communautés aujourd'hui, Alma, Chicoutimi, Jonquière et Roberval (ainsi qu'à Chibougamau). L'Association y est donc solidement représentée. La stratégie d'implantation est maintenant différente, plus dirigée d'en haut pourrait-on dire et avec des ambitions nationales à long terme (voir en ligne le site de AEBEQ et celui des Jeunes baptistes évangéliques du Québec, JBEQ en 2012). Aucune des églises locales n'a répondu à nos demandes d'informations complémentaires.

4. Église du Christ

L'église du Christ présente une facette différente du christianisme. Issue du mouvement de Restauration du 19e siècle, chaque église veut retrouver la situation des premiers chrétiens. Comme elle vise l'égalité dans le ministère, elle évite d'utiliser le mot pasteur pour ses prédicateurs. Chaque communauté garde son autonomie comme à l'origine bien qu'elle ait des liens avec les autres églises[7].

Au Saguenay, le bâtiment de l'église du Christ est un peu en retrait du centre puisqu'elle est installée dans le village de Saint-Ambroise, à une vingtaine de kilomètres au nord de Jonquière. Elle est essentiellement l'œuvre de Jean Grenier[8]. Converti au tout début des années 1980, il s'est rattaché aux églises du Christ[9] qui ne sont pas évangéliques au sens strict.

Dans le mouvement d'évangélisation lancé en 1992 par les Églises du Christ des États-Unis, *One Nation under God,* présenté au Québec en 1994 sous la formule *Enfin la Bonne Nouvelle!*, les organisateurs ont obtenu dans la Province quelque 3000 réponses dont 80 au Saguenay-Lac-Saint-Jean; les répondants se sont engagés à suivre un cours biblique gratuit, mais finalement deux seulement ont été baptisés. La communauté a commencé à Jonquière en décembre 1995, occupant successivement différents locaux, pour finalement s'établir à Saint-Ambroise quand Jean Grenier y a déménagé en 2004. Sur plusieurs années, elle a transformé une grange en chapelle, lieu de rencontre actuel.

La communauté valorise la célébration hebdomadaire de la sainte cène, le baptême par immersion des fidèles qui en fait des adhérents à l'église, le sacerdoce universel de tous les croyants où tous partagent le ministère de la parole et des sacrements. Comme les autres églises du Christ, celle de Saint-Ambroise est résolument autonome, mais son objectif est la proclamation de l'Évangile au monde et l'unité des chrétiens dans le Christ.

De 2004 à 2007, Jean Grenier a présenté à la radio de CQRS un message d'une minute cinq fois par semaine. La communauté demeure modeste, une quinzaine de membres actuellement, mais elle a connu des jours meilleurs avec au moins 35 personnes à la fin des années 1990. Cependant, certains ont quitté pour différentes raisons (cela nous fait penser à la communauté pentecôtiste d'Alma évoquée dans le numéro précédent), personnalité, doctrine, instabilité de plusieurs anciens membres du mouvement évangélique, abandon de toute religion aussi.

5. La Bible parle

L'église La Bible parle de La Baie accorde beaucoup d'importance à la participation de ses membres qui la soutiennent généreusement et encourage la dimension missionnaire de l'œuvre.

Jeffrey Laurin est le fondateur des Églises La Bible Parle[10]. Converti dans une église charismatique lors d'un voyage en France en 1979, il réunit un groupe d'amis à Cartierville, parle à la radio, pense à faire des œuvres missionnaires. Une dizaine de personnes se rendent à Haïti en 1983.

En 1988, au Saguenay, un groupe de chrétiens se réunit dans la maison des Saugnessy dans le Portage-des-Roches à Laterrière (Chicoutimi). Des contacts y amèneront Jeff Laurin qui, pendant quelques mois, tous les samedis après-midi, fera les 470 km nécessaires pour animer un groupe d'une trentaine de personnes le samedi soir avant de retourner à Cartierville le dimanche matin.

Jeff choisit Réal Gaudreault, un jeune leader de sa communauté, pour lui succéder au Saguenay. Deux couples se relaient pour l'accompagner, puis décident d'y déménager, suivis de six autres croyants montréalais (une forme d'essaimage) pour aider à la croissance de la cette nouvelle église saguenayenne. En 1989, une dizaine de membres sous la direction d'un homme d'affaires prospère (Paul Tremblay fondateur de SPI sécurité) font l'acquisition d'un petit bâtiment jaune sur l'autoroute 170 entre Chicoutimi et La Baie et le transforme en une salle d'église. Le nouveau pasteur y habite. En 1990, la Bible Parle Saguenay y est officiellement fondée et continue sa progression. En 2001-2002, les églises La Bible Parle du Canada forment leur propre association.

Après quinze ans de croissance, la communauté de La Baie trouve son bâtiment trop petit pour recevoir une centaine de membres tous les dimanches. Elle a accumulé des sommes importantes (125 000$) en vue de lui construire une annexe. En 2006, l'évêché lui propose plutôt d'acheter l'église Saint-Marc (pour 225 000$). Une fois leur ancien bâtiment vendu, la communauté aura entièrement payé son nouveau lieu de culte. Comme on peut le voir sur la photo, il s'agit d'une église très originale dans sa forme et elle est classée comme patrimoniale. Une excellente acquisition et les membres d'y sentent fort à l'aise.

Le pasteur Gaudreault va quitter l'église en 2010 après vingt ans à La Baie. On le réclame à Cartierville pour soutenir le fondateur Jeff Laurin[11]. Depuis lors, l'Église est sous la direction du pasteur Richard Côté. Selon Aaron Schroeder-Tabah, l'assemblée a été très affectée par ce départ. Elle avait été

mise devant le fait accompli et elle trouvait que son successeur manquait d'expérience locale. La transition s'est donc faite un peu dans la grogne. De plus, la personnalité des deux hommes était fort différente. Alors que Réal Gaudreault était très directif comme leader et s'impliquait dans toutes les activités, Richard recherchait plutôt la collaboration et déléguait facilement des responsabilités aux différents leaders et bénévoles.

L'intérêt missionnaire – On l'a vu, la dimension missionnaire est présente depuis les débuts. Tous les ans, on organise des voyages missionnaires en Haïti ou en Afrique[12]. Le but de ces missions est toujours d'aider les gens dans le besoin et d'annoncer la bonne nouvelle de Jésus Christ. En Afrique, les œuvres humanitaires sont moins en demande, de grandes organisations y pourvoient déjà. Il s'agit pour les membres de La Bible Parle de soutenir des pasteur qui partagent leurs convictions. La communauté a rejoint des pasteurs ghanéens, togolais et béninois qui avaient des ministères bien établis. Elle est généreuse en dons et constate que les sommes recueillis vont beaucoup plus loin dans les mains africaines que dans les siennes.

Le service communautaire – L'église communautaire également. En acquérant l'église Saint-Marc en 2006, elle y a trouvé une grande cuisine et une cafétéria. L'église a commencé à offrir dans le milieu des dîners communautaires après le culte. Des bénévoles cuisinaient, mais les bénéficiaires devaient quand même payer leur repas. En 2008 ou 2009, le pasteur a voulu que ces repas soient gratuits, comptant sur la générosité des membres. C'est toujours le cas, bien que la pandémie ait temporairement suspendu le service.

De plus, des bénévoles de l'église ont soutenu le Croissant fertile de La Baie qui a offert son service de 1996 à 2010, sauf pour quelques années. Cette organisation faisait sur place de la distribution alimentaire pour Moisson Saguenay-Lac-Saint-Jean. Ce dernier organisme est très important comme banque alimentaire dans la région et son site web mérite le détour. http://www.moissonslsj.org/page/13

Depuis dix ans, la communauté se maintien autour de la centaine de membres avec des départs et des arrivées comme il se doit. L'an dernier, le pasteur Côté a fait un burnout, et le pasteur Aaron Schroeder-Tabah prend actuellement la relève avec l'aide de deux personnes. Cependant le confinement et le déconfinement ont beaucoup ébranlé l'église. Des gens y viennent moins, préfèrent suivre les activités en ligne et certains ont perdu leur intérêt. La pandémie affecte aussi psychologiquement les gens. Auparavant, il y avait normalement de 80 à 120 personnes à l'église le dimanche matin (membres, visiteurs et enfants). Maintenant, il n'y en a plus que la moitié.

On pourra consulter le site de la communauté qui est très riche donnant de multiples informations, des prédications et même la biographie des pasteurs. https://labibleparlesaguenay.com/

6. Autres églises

a) L'Alliance chrétienne et missionnaire

Il faut savoir au départ que L'Alliance chrétienne et missionnaire possède 430 églises au Canada et une trentaine au Québec. Elle est au Saguenay depuis 2002.

Né à Montréal, au milieu des années 1950, Donald Schroeder-Tabah est accepté comme candidat missionnaire en 1978 et va se former dans l'Ouest canadien[13]. Il implante des églises sur la Rive-Sud de Montréal (1982-1984) puis est pasteur à Sainte-Claire (MRC Bellechasse) de 1984 à 1989. À partir de là, pour mieux faire vivre sa famille (plusieurs enfants), il s'occupe de tâche séculière et déménage à Chicoutimi en 1993. Il est gérant de commerce sur place. Il fréquente comme membre l'église pentecôtiste locale, son épouse s'occupant de l'éducation des enfants à domicile.

Au tournant du siècle, il reprend son activité religieuse. Il fait des études de théologie à UQAC en 2000-2002. Et c'est en septembre 2002 que s'implante l'Alliance chrétienne et missionnaire au Saguenay en créant des églises-cellules (de maison) ce qui implique un engagement la semaine et le dimanche. En parallèle, cette même année, son épouse et lui ouvrent un commerce *Spécialités Matelas et Futons* (Kénogami). Depuis 1995, son épouse et lui s'occupent des ministères du GBUC sur les campus de la région.

La communauté s'organise et la présence au culte varie de 20 à 50 personnes (comprenant un temps plusieurs membres hispanophones), se stabilisant maintenant autour de 20. Elle reprend en 2007 l'église patrimoniale Saint Andrews and Saint John (anciennement de l'Église Unie anglophone)[14]. Les membres souhaitent une communauté axée sur les groupes et l'interaction communautaire dans la tradition ouverte de l'ACM. C'est ainsi qu'elle a pu rejoindre des églises évangéliques ou catholiques.

La communauté cultive aussi une dimension sociale. Le pasteur et son épouse Judith sont impliqués dans les communautés d'affaires, culturelles et de services communautaires. Ses membres sont les principaux intervenants dans Le Partage communautaire, un comptoir d'alimentation local. Douglas a été, pendant des années, l'organisateur principal du Festival Kénogami en Fête. De plus, avec le soutien de prêtres et du pasteur pentecôtiste Marc Lachance, il a encouragé et organisé des événements interconfessionnels.

Cette atmosphère de compréhension et d'entraide s'est manifestée lorsqu'un incendie criminel a largement détruit l'église en septembre 2015. La ville a soutenu le projet de reconstruction, a même payé l'architecte. Des vitraux d'origine, des portes et des bancs d'église ont pu être récupérés et mis en valeur dans le bâtiment neuf qui servira aussi comme lieu de rencontre. On est frappé par le fait que tout le monde y a contribué et les évangéliques de l'ACM semblent être particulièrement bien intégrés

Le Quotidien de Chicoutimi

Église ACM restaurée et son pasteur

et vivre en harmonie avec leurs concitoyens. Présentement, la nouvelle église est ouverte au milieu et accueille huit groupes de AA et une assemblée des églises pentecôtistes au Canada. Le couple se demande maintenant, à l'âge de la retraite, si la relève se manifestera[15].

b) Église évangélique baptiste de la Grâce

Il existe à Dolbeau-Mistassini une église rattachée à l'Union baptiste sur laquelle nous n'avons pu obtenir d'information. Les archives de l'Union ne sont pas accessibles actuellement. À notre connaissance, c'est Christian Lafleur qui en est présentement le pasteur.

c) Église de Jésus-Christ des Saints des derniers jours

On sait qu'il y a un bâtiment et une photo sur Internet pour illustrer cette église d'Alma. Malheureusement, quand on essaie de la joindre par la poste, on nous répond que la communauté est soit inconnue soit déménagée. Elle ne semble donc plus active, mais nous ne connaissons pas sa situation exacte.

d) Maison de prière Elim

Signalons qu'il existe une Maison de prière Elim (pentecôtiste) que nous n'avons pas signalée dans notre première partie. C'est Jean-Luc Dylgat, un pasteur belge qui s'en occupe tout comme il est responsable du Ministère amérindien évangélique (pentecôtiste) à Obedjiwan à quelque 350 km au nord de Roberval. Voir leur intéressant site en français sur Internet.

* * *

Voilà qui termine notre survol de la situation franco-protestante au Saguenay. Comme on le constate, il y aurait encore beaucoup à faire pour avoir un véritable état de la situation dans cette partie de la Province. Et nous n'avons abordé ni l'évolution des églises, ni leur importance, ni leur rayonnement au sein des communautés où elles sont établies. Nous espérons qu'un jour la Société d'histoire du Lac-Saint-Jean prendra la relève et nous offrira un numéro spécial de *Saguenayensia* sur le sujet, ses premiers articles nous ayons donné le goût d'aller voir d'un peu plus près.

1. Cette approche est mise en évidence dans Richard Lougheed, Wesley Peach et Glenn Smith, *Histoire du protestantisme au Québec depuis 1960 : une analyse anthropologique, culturelle et historique*, Québec, La Clairière, 1999, 220 p., particu-

lièrement aux pages 71-74 avec illustration appropriée. Voir aussi William Phillips, *Miracles des temps modernes à Québec*, Montréal, L'œuvre française de l'Association baptiste, 1999, 118 p. aux pages 44-45. Cet ouvrage nous servira de guide pour les églises de l'Association au Lac-Saint-Jean, aux pages 52, 63, 77, 91, 95 et 108, mais ne nous fournira guère de renseignements pour les vingt dernières années.

2. Phillips, *op. cit.*, p. 26
3. Phillips, p 21.
4. Après son expérience au Lac-Saint-Jean, il fera des études de théologie poussées aux États-Unis, deviendra pasteur adjoint à Québec puis secrétaire régional des Associations baptistes au Québec en 1989, pour des années, voir Phillips, p. 77-78. Il a épousé Elaine Cotnoir, fille de Marcel et Verna Cotnoir, les liens de parenté renforçant l'appartenance ecclésiale. Phillips parle de Chicoutimi aux pages 45,63,77,91,95,108.
5. Phillips, p. 23.
6. Phillips, p. 96.
7. Pour plus détails, consulter le site web de cette église et Wikipedia sur les Églises du Christ et leur histoire, issue du mouvement de restauration du 19e siècle qui voulait retourner aux temps premiers du christianisme, et dans le prolongement duquel se situent les adventistes, les mormons, les pentecôtistes, et indirectement en Europe, les frères chrétiens.

   Il y a au moins 5000 Church of Christ aux États-Unis, peut-être une vingtaine au Québec, mais il n'existe aucune hiérarchie ou organisation commune, bien qu'il y ait de nombreux séminaires ici et là qui forment des membres qui veulent y jouer un rôle actif en tant que prédicateurs, comme ce fut le cas pour Jean Grenier.
8. De 1977 à 1990, il occupe une variété d'emplois peu spécialisés, puis fait ses études secondaires. À partir de 1990, il a suivi une formation de deux ans à l'International Bible College (Heritage Christian University) à Florence en Alabama et deux autres semestres ailleurs pour au total trois ans de formation à un ministère biblique. Merci à M. Grenier de nous avoir fourni maints détails sur son cheminement et sa congrégation.
9. Les disciples du Christ croient que l'Église est une communauté sacramentelle, une communauté d'alliance créée par l'initiative gracieuse de Dieu et maintenue en vie par le Saint-Esprit. Le baptême et la sainte cène sont reconnus comme sacrements de l'Église.
10. Nous profitons des abondantes informations que nous a aimablement fournies le pasteur en activité actuellement, Aaron Schroeder-Tabah, et nous l'en remercions.
11. Jeff est fatigué et désire avoir du soutien. Il demande à Réal de s'occuper des tâches administratives et des soins pastoraux alors qu'il se consacrera à l'enseignement et aux cours bibliques.
12. Les voyages en Haïti sont payés par chaque individu qui y participe. Tous peuvent y prendre part à condition d'être membres de l'église ou d'avoir un métier utile pour l'aide humanitaire (dentiste, médecin, infirmier, etc.) L'église encourage aussi des dons volontaires dans le but de cumuler des montants pour des projets spécifiques en Haïti (un dispensaire et un hôpital y sont construits, par exemple).
13. Les missions sont toujours faites en collaboration avec les autres églises La Bible Parle. Les principales sont : Fabreville anciennement Cartierville, Mont-Joli, Saguenay, Iles de la Madeleine. D'autres églises (indépendantes financièrement) sont encore dépendantes administrativement des plus grandes : Argenteuil (Lachute), Québec, Dolbeau, Saint-Jean-sur-Richelieu, La Macaza, Cap-Chat. On peut consulter les sites suivants sur les missions : https://fondationmbp.org/ https://fondationmbp.org/nos-missions/mission-haiti/mots-du-fondateur-et-des-directeurs/village-de-tiverny/
14. Auparavant, il avait été pasteur au Fairview Alliance à Dollard-des-Ormeaux en 1978-1979. Il avait épousé Judith Mollers et c'est ensemble qu'ils sont allés dans l'Ouest, elle étant native de Régina. Quelques-uns de leurs enfants y naîtront d'ailleurs. Douglas est appelé au ministère en 1981 et choisit de travailler en français.
15. Le temple était déjà présent sur le territoire de Jonquière, possiblement dans le rang Saint-André, nous dit Mélyssa Gagnon, avant d'être déménagé en 1926. Article de Mélyssa Gagnon, « La chapelle Saint-Andrew sera reconstruite », *Le Quotidien* de Chicoutimi, 27 mars 2016 et inaugurée deux ans après l'incendie en octobre 2017, en présence de Monseigneur André Rivest du diocèse de Chicoutimi, signe d'ouverture.
16. Merci au pasteur de nous avoir fourni tous ces renseignements.

Valeurs chrétiennes, humaines, racisme et manifestations

Les médias ont beaucoup parlé de racisme et d'exactions policières dans l'actualité ces derniers temps. Nous vous présentons ici la chronique de Christian Rioux parue dans Le Devoir *du 19 juin 2020 parce qu'elle comporte une réflexion qui touche plus généralement notre passé religieux. Elle mérite qu'on s'y attarde. Les valeurs religieuses et humaines sont aussi au coeur du texte de l'auteur-compositeur-interprète bien connu, Gregory Charles, sur l'attitude de son père. Voir* https://www.lapresse.ca/debats/opinions/2020-06-05/gregory-charles/c-est-comme-ca-que-nous-aimons-et-que-nous-gagnons-mon-fils

Dans la foulée, il y a aussi de nombreuses réflexions en rapport avec la pandémie.

Les dieux ont soif

Traditionnellement, on manifestait pour exiger quelque chose. Les syndicats descendaient dans la rue pour réclamer des augmentations de salaires ou de meilleures conditions de travail. À d'autres époques, on a manifesté pour l'avortement ou le gel des droits de scolarité. L'intérêt de ces manifestations, c'est qu'on savait précisément ce qui était demandé. Le cas échéant, on pouvait donc s'asseoir à une table et discuter. Du moins savait-on si ces revendications avaient quelque chance d'être satisfaites un jour.

On a parfois l'impression que les militants d'aujourd'hui ont plutôt suivi le mot d'ordre de Stéphane Hessel. À la fin de sa vie, cet ancien résistant devenu haut fonctionnaire avait écrit un petit manifeste vendu à des millions d'exemplaires intitulé Indignez-vous ! Dans cet opuscule, il ne réclamait rien de précis. Il incitait plutôt la jeunesse à exprimer son émoi chaque fois qu'elle constatait une injustice. Comme si l'homme avait compris qu'à la dictature des images, aujourd'hui incontestée, ne pouvait correspondre que la sacralisation des émotions.

Si l'on comprend très bien la colère spontanée suscitée par le meurtre de George Floyd filmé en direct sur Internet, les objectifs des manifestations qui ont suivi sont loin d'être limpides. On a évidemment compris qu'il s'agissait de faire reculer le racisme. Mais encore ? S'agissait-il de modifier le code de déontologie des policiers ? De fixer des quotas de recrutement ethniques ? De soumettre les policiers à des sessions de rééducation ? Comme si tout cela n'avait pas déjà été fait.

Heureusement, le « racisme systémique » vint à la rescousse ! Comme l'« immaculée conception » ou la « justice bourgeoise » hier encore, ce concept issu de l'extrême gauche américaine et de la frange radicale et séparatiste du mouvement noir a l'immense avantage de pouvoir recouvrir à peu près n'importe quoi. Du point de vue des militants professionnels qui n'ont que ces mots à la bouche, c'est peut-être d'ailleurs sa principale qualité. Comment en effet mesurer l'état réel de ce racisme si nébuleux puisqu'on nous dit qu'il serait omniprésent sans que les policiers soient pour autant racistes ? On serait donc raciste sans le savoir. Au fond, il en irait du racisme comme du mal. On n'aura jamais fini de le combattre.

Le XXIe siècle sera religieux ou ne sera pas, disait Malraux. Du genou au sol à l'autoflagellation, en passant par le déboulonnage des statues, les résonances mystiques de ce que nous avons vu depuis deux semaines sautent aux yeux.

Les militants qui hantent nos boulevards ne cherchent pas tant à réformer la police ou une administration quelconque qu'à purger le monde du racisme comme hier d'autres mystiques — aussi bien laïcs que religieux d'ailleurs — voulaient le purger du mal.

Née d'une image, cette révolte ne pouvait trouver sa rédemption que dans la destruction d'autres images. Les nouveaux iconoclastes n'ont rien inventé. Ceux d'hier ont saccagé les statues de la Vierge Marie pendant les guerres de Religion, pillé les églises pendant la Terreur et fait exploser les Bouddhas de Bâmiyân en Afghanistan. Dans tous les cas, il s'agissait d'abord de purger les âmes, de faire table rase du passé et de se débarrasser des symboles de l'ancienne croyance.

Comme les anciens, les nouveaux inquisiteurs s'en prennent à tous ceux qu'ils soupçonnent d'avoir fricoté avec l'Impur. En attendant de les mettre tous dans la même charrette en route vers la place de Grève, on se contente de détruire leur statue.

Même de Gaulle, qui combattit le nazisme, donna sa liberté à l'Algérie et fut le champion des indépendances en Afrique, en Amérique latine et au Québec est traité de « colon » en direct à la télévision. Vandalisée aussi la statue de Churchill sans qui la victoire contre le nazisme aurait été impossible. Le pauvre ne saurait se laver de la souillure d'avoir un jour défendu l'Empire. Quant au père de l'école gratuite et obligatoire, Jules Ferry, il n'est plus qu'un colonialiste. Même si l'historienne Mona Ozouf nous apprend qu'il créa des écoles partout en Algérie malgré l'opposition irréductible des colons. Enfin, voilà Colbert réduit à l'infâme « code noir » réglementant l'esclavage. L'histoire nous apprend pourtant que le père de l'administration française encouragea le métissage en Nouvelle-France, dont il fit une province de France et où il envoya les filles du Roy. Sans lui, nous ne serions pas là !

N'allez surtout pas expliquer à ces nouveaux censeurs que personne n'a le monopole du Bien. L'affaire est trop complexe et la nouvelle Majorité morale n'en a cure. Elle n'aura de cesse tant que le tribunal de l'histoire n'aura pas sanctionné tous les personnages historiques qui n'ont pas eu l'heur de se conformer à la morale de notre époque. Tout cela au nom du dieu Tolérance et de la déesse Diversité. Comme l'écrivait Anatole France, auteur d'un magnifique roman du même nom qui illustre les affres de la Terreur : Les dieux ont soif !

NOUVELLES BRÈVES *de la Société*

Gilles Marcouiller (1958-2020)

Nous apprenons avec tristesse le décès le 29 août dernier de Gilles Marcouiller, rattaché à l'ÉTEQ et professeur à l'Université Laval. Nous commencions à tisser des liens avec lui, mais la maladie s'est déclarée l'hiver dernier et l'a emporté.

On lira avec intérêt la biographie que lui consacre Guy Jobin, le Doyen de la faculté de théologie et des sciences religieuses de l'Université Laval : https://www.ftsr.ulaval.ca/actualites/gilles-marcouiller ainsi que les éléments complémentaires sur ses funérailles. https://www.coopfuneraire-2rives.com/avis-de-deces/gilles-marcouiller-187616/

On lira aussi le faire-part de l'ETEQ https://www.eteq.ca/d8/fr/node/32 et l'hommage que lui rend l'École https://www.eteq.ca/d8/fr/actualite_article/754

Il s'intéressait notamment aux églises évangéliques émergentes qui font l'objet de notre prochain numéro. Quelle perte pour le protestantisme franco-québécois et notre Société !

Une inhumation écologique ?

En complément aux informations données dans notre numéro 52 sur la crémation des corps (70 % des Québécois y ont maintenant recours), plusieurs autres voies s'offrent aux franco-protestants respectueux de l'environnement. L'article suivant fait le point sur la situation https://www.notre-planete.info/actualites/1791-funerailles-enterrement-mort-ecologique

On trouve aussi une toute nouvelle version écologique : « Un cercueil vivant fabriqué avec des champignons » https://www.lapresse.ca/actualites/environnement/2020-09-21/planete-bleue-idees-vertes/un-cercueil-vivant-fabrique-avec-des-champignons.php

LE BULLETIN SHPFQ
ISSN 1712 - 5898
Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada

POUR JOINDRE LA SOCIÉTÉ
4824, chemin de la Côte-des-Neiges, bureau 301, Montréal (Québec), H3V 1G4
www.shpfq.org ou Richard Lougheed : (514) 482-0086

RESPONSABLES DU BULLETIN
Jean-Louis Lalonde: (514) 733-1783
Alain Gendron: (450) 447-7608